

# L' Abeille.

8me Année.

“ Je suis chose légère et vais de fleur en fleur. ”

8me Année

VOL. VIII.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 12 AVRIL 1860.

No. 26.

## FABLE.

### LE CHÊNE ET LE BOULEAU.

Tel se croyait géant qui n'était que pygmée :  
Notre fable en fait foi, d'antique renommée.—  
Le chêne et le bouleau plantés en même temps,  
Comptaient environ . . . trois printemps,  
Lorsqu'un jour le bouleau, — quelle mouche bellique  
Le pique? —  
De ces progrès naissants plus fier que de raison,  
Parle au chêne en ces mots : “ Nés en même saison,  
— Qui le dirait à notre taille? ”  
Ma crue à tes pareils est offerte en exemple ;  
D'honneur, oui, plus je me contemple,  
Plus j'admire comment, partis du même point,  
Bouleaux croissent et chêneaux point!  
Votre sève se perd . . . ou chôme ;  
Ce vous est un triste symptôme ;  
Je n'aperçois, en tout ce bois,  
Que chêneaux réduits aux abois ;  
Sur nos retardements dont tu ne sais les causes,  
Tu gloses :  
Ah! plutôt crains notre réveil!  
Pour vivre les longues années  
Qui sont aux chênes destinées,  
Cent ans peut-être, et mieux encor,  
Il nous faut au début, ménager notre essor.  
Cependant, prêtez-nous un salutaire ombrage  
Sur ce côteau méridien ;  
Couvrez-nous de votre feuillage ;  
Croissez, bouleaux, — cela va bien :—  
Le chêneau, le pauvre qui vers son déclin penche,  
Aura bientôt pris sa revanche. ”  
A quelque temps de là les chênes grandissaient  
Et par eux étouffés, les bouleaux périssaient.

R. D. BERTHELEMY.

## UNE PAGE DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

“ *Le Bon Sens d'Annecy*, dit *l'Ami de la Religion*, fait ressortir, — à propos de la question romaine, — l'autorité et la fermeté de Mr. Emery, l'illustre supérieur de St. Sulpice, et la parole franche et énergique de Mgr. Dupanloup. ”

Les lecteurs de *L'Abeille* connaissent sans doute Mgr. Dupanloup, l'habile restaurateur du Petit Séminaire de Paris, l'éloquent professeur de rhétorique sacrée à la Sorbonne, le savant auteur du livre sur l'éducation, le saint et courageux évêque d'Orléans. Ils savent la part qu'il a prise dans les graves débats soulevés par la révolte des Romagnes. Qui n'a pas lu les écrasantes réfutations qu'il a publiées d'un trop fameux écrit dirigé contre le pouvoir temporel du souverain pontife? Qui n'a pas applaudi aux paroles vigoureuses par lesquelles il a dévoilé la méprisable hypocrisie de ces écrivains et de ces journalistes, qui prétendaient régénérer, sauver même l'Eglise

en dépouillant son chef et en le mettant à la merci des souverains de l'Europe? Mais le nom de M. Emery ne réveille peut-être pas — chez plusieurs du moins — des idées bien nettes et des souvenirs éclatants. Cet homme remarquable mérite néanmoins d'être inscrit avec honneur sur la liste des plus intrépides champions de la liberté de l'Eglise. Un seul trait de sa vie me suffira pour le prouver, et cette petite étude ne manquera pas aujourd'hui d'à-propos.

Reportons-nous par la pensée à l'année 1809. En montant sur le trône, l'empereur français de ce temps-là avait déclaré que bientôt sa dynastie serait la plus ancienne de l'Europe. Pour atteindre ce but, il avait placé son frère Joseph sur le trône d'Espagne; il avait nommé son beau-frère Murat roi de Naples; son frère Jérôme avait passé roi de Westphalie, et son frère Louis avait été établi en Hollande. L'Europe s'était soumise. Seuls, les Anglais, retranchés dans leur île, défiaient le puissant conquérant, lui suscitaient sans cesse de nouveaux obstacles et tenaient son ambition en échec. Alors le nouveau César décréta le blocus continental, qui, rigoureusement observé aurait fait de la fière Albion le paria du monde. Tous les monarques de l'Europe baissèrent encore humblement la tête. Un seul, le plus pauvre, le plus faible, osa bien regarder le maître en face et lui dire hardiment: “ Je ne vous obéirai point. Il ne convient pas au Vicaire de Jésus-Christ, au père universel d'épouser vos haines et de soutenir vos querelles. “ *Non licet.* ” Simples, mais invincibles paroles contre lesquelles se sont brisées et se briseront encore bien des fois les puissances de la terre! Aussitôt Rome est envahie par les soldats du successeur de Charlemagne; les Etats de l'Eglise sont supprimés par un décret, et réunis au grand empire, et le pape est conduit prisonnier à Savone. Là, toutes les intrigues sont mises en jeu pour faire plier le pontife. Pie VII résiste avec une indomptable énergie, et se voit enfin forcé de recourir aux dernières armes que personne ne peut enlever au chef de l'Eglise. Il rompt tout rapport officiel avec l'empereur; il refuse de confirmer les

évêques nommés pour remplir les sièges vacants, et bientôt un grand nombre de diocèses de l'empire sont privés de pasteurs. Napoléon songea-t-il alors à séparer la France du reste de la Catholicité et à se déclarer chef de l'Eglise Gallicane? Ou bien recula-t-il devant le schisme par principe religieux, ou par défiance de sa force? . . . Il appela auprès de sa personne un certain nombre d'évêques et de théologiens, dans l'espoir qu'ils lui indiqueraient quelque moyen propre à le tirer de l'impasse où son ambition l'avait engagé.

Un jour, Mr. Emery, alors supérieur des quelques Sulpiciens qui avaient survécu en France aux tempêtes de la révolution, réunit ses confrères et leur adressa ces paroles: “ Voilà que l'empereur me mande à Fontainebleau. Je ne sais quels sont ses desseins. Peut-être veut-il détruire la compagnie? Priez Dieu, afin qu'il m'accorde la force et les lumières dont j'ai besoin. ” Cela dit, il se rendit au château. Trois jours se passent avant qu'il ne soit appelé. L'empereur avait pour maxime de faire attendre ceux qu'il voulait plus sûrement dominer. “ L'attente, disait-il, épuise les forces et rend plus souple. ” Mr. Emery passa ces trois jours dans la Chapelle du château priant pour l'Eglise et pour son chef. Enfin il fut appelé auprès de l'empereur avec un certain nombre d'évêques et de théologiens. Napoléon ouvrit la séance par un de ces discours véhéments, saccadés et pour ainsi dire décousus, qu'il croyait propres à faire une forte impression sur les esprits, comme il en adressait au corps législatif pour lever un nouvel impôt, ou au Sénat conservateur pour obtenir de nouvelles recrues. Il se plaignit amèrement du pape. Il exalta les services que, lui, avait rendus à l'Eglise, prétendant qu'ils n'étaient payés que par la plus noire ingratitude. “ Il respectait la puissance spirituelle, mais il voulait ôter au pape le pouvoir temporel, pour qu'il lui restât plus de temps à donner aux affaires spirituelles. Au reste le souverain pontife était entouré de cardinaux encroûtés d'ultramontanisme qui lui donnaient de mauvais conseils. ” Il demanda en finissant qu'on lui indiquât un moyen